



**HAL**  
open science

“ Si tu possèdes une bibliothèque et un jardin, tu as  
tout ce qu’il te faut ”

Jean-François Géraud

► **To cite this version:**

Jean-François Géraud. “ Si tu possèdes une bibliothèque et un jardin, tu as tout ce qu’il te faut ”. Journées de l’Antiquité et des Temps anciens 2014-2015, Université de La Réunion, Apr 2014, Saint-Denis, La Réunion. pp.42-66. hal-01894015

**HAL Id: hal-01894015**

**<https://hal.univ-reunion.fr/hal-01894015>**

Submitted on 12 Oct 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# « Si tu possèdes une bibliothèque et un jardin, tu as tout ce qu'il te faut »

---

JEAN-FRANÇOIS GÉRAUD  
MAÎTRE DE CONFÉRENCES  
CRESOI – OIES, UNIVERSITÉ DE LA RÉUNION

## *A ma filleule Lenka*

« *Si hortum in bibliotheca habes, deerit nihil* », c'est ce qu'écrivit Cicéron à Varron à la fin d'une lettre qu'il lui envoie de Tusculum<sup>1</sup> – lettre un peu alambiquée, un peu « cul-cul » par laquelle il l'invite à venir le rejoindre dans sa villa. Cette remarque rhétorique exprime à nos yeux le génie de Cicéron : comme la bibliothèque les livres, le jardin réunit espèces et variétés, toutes sortes d'arbres, de fleurs, de légumes, de fruits, de plantes médicinales et aromatiques ; ainsi que la bibliothèque il est un lieu d'inventions culturelles, un lieu d'emprunt<sup>2</sup>. Et comme l'orateur, imprégné de culture grecque, n'en est pas moins un conservateur attaché – du moins le dit-il – aux institutions traditionnelles de la république, le propos nous rassure par l'expression de ce que les Romains appellent, dans la reconstruction mémorielle de ce qui n'a jamais existé, le « *mos majorum* », les mœurs des ancêtres, et que l'on peut traduire ici, à La Réunion, par le concept anesthésique de « *tanlontan* ». Car les mêmes choses nous lient au jardin et à la bibliothèque : cultiver sa différence, montrer sa puissance, mais surtout s'évader du réel et chercher ses racines<sup>3</sup>. Dès lors le commerce apaisant qu'établit Cicéron entre le jardin et la bibliothèque aujourd'hui nous enchante.

Le malentendu s'installe sans doute ici. Intellectuels informés par Voltaire, nous lisons ce propos à travers le souvenir de *Candide* et la polysémie du mot culture. Quoi de mieux, en effet, après avoir cultivé son esprit par les livres, que de se livrer aux joies manuelles de cette autre culture qu'est le jardinage ? Cicéron n'affirmerait-il pas que la beauté sensorielle et sensuelle d'une nature à notre portée – le jardin – produit aussi l'évasion, le voyage sans limite de la pensée et de la réflexion – fonctionne comme une bibliothèque ? Cette association où la main de

---

<sup>1</sup> *Epistulae ad familiares*, IX, 4, 1, à Varron.

<sup>2</sup> Françoise Dubost, « Plates-bandes et herbes folles : les ethnologues au jardin », in Hervé Brunon (dir.), *Le Jardin, notre double. Sagesse et déraison*. Paris : Ed. Autrement, coll. « Mutations », n° 184, 1999, 295 p.

<sup>3</sup> Hervé Brunon (dir.), *Le Jardin, notre double. Sagesse et déraison*, op. cit., « Editorial ».

celui qui effleure et cueille complète la mémoire et l'affut de celui qui lit, réfute l'opposition de la conscience réflexive et de l'identification constitutive du moi, affirmant que la trace en nous qu'est le bonheur se retrouve sans effraction ni réfraction... L'esprit et le corps ! Heidegger ne nous a-t-il pas appris que « penser est un travail de la main »<sup>4</sup> ! Un personnage du roman *Dandelion Wine*<sup>5</sup> (1951) de Ray Bradbury – celui-là même qui écrit dans *Fahrenheit 451* qu'une société sans livres est une société heureuse... – ne déclare-t-il pas que le jardinage est le meilleur prétexte pour philosopher (*Gardening is the handiest excuse for being a philosopher*) ? En creusant le sol, ne creuse-t-on pas d'une autre façon son âme ! « Le jardinier est toujours un peu philosophe, affirme Marco Martella<sup>6</sup>. Pendant qu'il travaille la terre, il interroge le monde, le mystère de la vie, et c'est un questionnement sensuel, physique plus qu'intellectuel. On peut dire qu'il s'agit là d'une philosophie en action, qui s'incarne dans un lieu, dans une œuvre matérielle – le jardin », et nous allons ainsi à la rencontre de Jorn de Précý<sup>7</sup>, voire de Pierre Rabhi... !

C'est être bien loin de Cicéron ! Le *locus amoenus* qu'agence le jardin ne fait chez l'orateur qu'enjoliver celui de la bibliothèque : la diversité du jardin adorne le savoir. Les déambulations du corps sont l'écho affadi des vagabondages de l'esprit, et le promenoir récréatif du jardin réfracte à sa manière la quête des savoirs : à la complémentarité que nous postulons aujourd'hui se substitue plutôt l'écho. La lecture à haute voix pratiquée à Rome qui amène, même dans une bibliothèque, le lecteur à faire corps avec son texte trouve un parallèle affaibli dans la flânerie qui amène le promeneur à faire corps avec la végétation et la nature du jardin. Pour nous la bibliothèque est le terrain d'une aventure individuelle, pour Cicéron, elle est espace social, identitaire, balisé.

\*\* \*\*

---

<sup>4</sup> Martin Heidegger, *Qu'appelle-t-on penser ?* (1951). Paris : PUF, 1959, (trad. Aloys Becker et Gérard Granel), p. 89-90.

<sup>5</sup> Mot-à-mot « Vin de pissenlit », traduit par *Le vin de l'été*, trad. Georges Dupont. Paris : Denoël, coll. « Jaune », 1959, 288 p.

<sup>6</sup> Marco Martella est historien et essayiste, fondateur de la revue *Jardins* (Editions du Sandre). Il travaille à la direction des parcs, jardins et paysages du Conseil général des Hauts-de-Seine. Pour Martella, le jardin « est avant tout un lieu dans lequel l'individu peut se retrouver, accéder à sa propre humanité, réintégrer sa place au sein du cosmos, grâce à la proximité de la nature ».

<sup>7</sup> Jorn de Précý (1837-1916), jardinier-philosophe anglais d'origine islandaise, a influencé en profondeur l'art des jardins anglo-saxons du XX<sup>e</sup> siècle. Il est l'auteur de *The Lost Garden*, 1912, trad. française Marco Martella. Paris : Actes Sud, 2011, 144 p. Sans doute Marco Martella est-il l'alias de Jorn de Précý, dont il est peu probable que le livre « n'aurait surpris aucun esprit éclairé depuis 1912 ! » (Catherine Pacary, *Le Monde*, 20.06.2012).

Sans doute le texte latin dit-il « *si hortum in bibliotheca habes...* ». L'emploi de *in* + ablatif génère deux traductions littérales dont la première serait : « Si tu as un jardin *dans* une bibliothèque... » ; cette inclusion d'un jardin à l'intérieur de livres semble le mettre d'une certaine façon dans la dépendance de la bibliothèque. Les deux espaces, les deux lieux ne sont donc pas parallèles et symétriques, offrant à celui qui les fréquente une expérience identique ; selon cette traduction, l'épreuve du jardin ne fait que proposer un agrément à la consultation des ouvrages. On verra d'ailleurs que dans leur organisation géographique, l'agencement réciproque des lieux correspond souvent à cette traduction littérale : ainsi, Cicéron orne-t-il ses bibliothèques de jardins qui reprennent ceux d'Athènes. Cela pourtant peut être l'inverse : Lucullus ne fait-il pas édifier sa bibliothèque *au milieu* de ses jardins magnifiques ? La seconde traduction pourrait être : « Si tu as un jardin *en tant que* bibliothèque, ou *comme* une bibliothèque ». Cette interprétation – car c'en est une – établit cette fois une égalité totale entre l'expérience de la bibliothèque et du jardin, tout en déréalisant ce dernier. Cette lecture qui nous paraît abusive – car on va le voir, les Romains associent effectivement l'espace du jardin et celui de bibliothèque – propose toutefois un sens assez proche de celui que nous voyons dans la phrase de Cicéron.

En réalité, nous allons nous arrêter à la traduction académique et usuelle, qui escamote la construction *in* + ablatif, pour donner : « Si tu as une bibliothèque *et* un jardin ». Sans doute cette trahison plus que traduction révèle-t-elle déjà sur le rapport du jardin et de la bibliothèque une lecture contemporaine qui n'est pas celle des Romains.

Quand Cicéron écrit ce qui deviendra un apophtegme, les bibliothèques sont rares à Rome et les jardins ne sont plus guère que des jardins d'agrément. Ce n'est pas avant le II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. que l'on peut entrevoir le rôle de ce que j'appellerai le « lettrisme » (je traduirai ainsi le mot anglais *literacy*) – par opposition à l'illettrisme – du livre et des bibliothèques dans la « fabrique » de la société romaine<sup>8</sup>. Et même à cette époque, cette évolution se limite aux aristocraties sénatoriales et équestres – la *nobilitas* – caste de riches particuliers qui équipent de bibliothèques leurs demeures urbaines, plus encore leurs *villae*. L'hellénisation progressive des élites romaines s'accompagne d'un besoin croissant d'accès aux textes, longtemps satisfait au moyen de ces structures privées, alimentées par le commerce, sans doute, mais davantage, par le pillage. Les généraux romains reviennent des campagnes en Orient avec un riche butin dont une précieuse part est faite de livres dérobés qui forment la base des grandes bibliothèques

---

<sup>8</sup> « Bibliothèques privées à Rome » ; [http://meticebeta.univ-montp3.fr/lelivre/partie2/bibliothèques\\_privées1.html](http://meticebeta.univ-montp3.fr/lelivre/partie2/bibliothèques_privées1.html).

personnelles, que leurs propriétaires organisent d'ordinaire en bibliothèque grecque et latine.

Trois d'entre elles jouent un rôle central dans la capitalisation des ouvrages et du savoir. La première est celle de Paul-Émile. Après la victoire de Pydna (-168), le général récupère les livres de Persée qu'il offre à ses deux fils, fournissant à son entourage l'accès à des textes grecs auparavant inaccessibles. Avec les ouvrages est venu en otage l'historien Polybe, dont l'amitié avec le consul sanctionne une connivence – bientôt obligée – entre la bibliothèque et le pouvoir : « Je l'ai dit, relate Polybe, l'occasion de cette amitié fut le prêt de quelques ouvrages, et des entretiens à propos de ces livres »<sup>9</sup>. Précepteur des fils de Paul-Émile, Polybe gagne leur amitié, surtout celle du second, Scipion Émilien, qui plus tard l'invitera au siège et à la prise de Carthage (-146) : mais au contraire de son père, l'*imperator* devra sur ordre du Sénat disperser les bibliothèques de la ville vaincue – ne pouvant rapporter à Rome que les écrits de l'agronome Magon<sup>10</sup>...

Un siècle plus tard, lors de la première guerre contre Mithridate, après la prise d'Athènes en -86, Sylla met la main sur la bibliothèque d'Apellicon de Téos<sup>11</sup> qui a acquis de Neleus de Scepcis<sup>12</sup> et « restauré » des ouvrages d'Aristote et de Théophraste. Le dictateur en fait sa bibliothèque qu'il installe dans la Ville, et qui joue un rôle capital dans la diffusion de la doctrine péripatéticienne à Rome ; il la lègue à son fils, Faustus Sylla, qui la vendra faute d'argent ; mais entretemps Faustus a permis à Cicéron d'y consulter certains ouvrages pour écrire le *De Republica*<sup>13</sup>.

La bibliothèque de Lucullus, nourrie des pillages du général lors de son proconsulat du Pont (-72 à -68), est sans conteste celle qui a compté le plus : « Il réunissait beaucoup de livres, bien écrits, et l'usage qu'il en fit l'honora plus encore

<sup>9</sup> Polybe, *Histoires*. Livre XXXII, 9, fr. 4.

<sup>10</sup> Son traité d'agriculture en 28 volumes écrit en phénicien au III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. est le seul ouvrage de la bibliothèque de Carthage que les Romains épargnent, traduisent en latin et répandent à travers leur empire. Les livres qui n'ont pas brûlé sont partagés entre les princes numides et se perdent peu à peu.

<sup>11</sup> Citoyen aisé de Téos puis d'Athènes, le bibliophile Apellicon a acquis mais aussi volé des manuscrits dans les archives d'Athènes et d'autres cités... Découvert, il s'enfuit mais revient à Athènes sous la tyrannie d'Aristion (-86), l'adversaire des Romains. Envoyé à Délos à la tête de troupes pour en piller le trésor, il est surpris par le général Lucius Orbius et ne doit son salut qu'à la fuite. Il meurt peu après (-84).

<sup>12</sup> Disciple d'Aristote et de Théophraste, qui lui lègue sa bibliothèque, Neleus transporte ces livres d'Athènes à Scepcis (en Mysie, site du village actuel de Kurşuntepe, en Turquie), où ses héritiers les dissimulent dans une cave pour les soustraire à la convoitise d'Attale I<sup>er</sup> lorsqu'il fonde la bibliothèque de Pergame. C'est là qu'Apellicon les retrouve, très dégradés, les ramène à Athènes, et pour les restaurer, remplit de manière incorrecte les lacunes et les publie, criblés d'erreurs !

<sup>13</sup> Angèle Foucher, « Cicéron et la nature », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, n° 3, octobre 1955. p. 32-49. Doi : 10.3406/bude.1955.3700.

que leur acquisition, puisque ses collections étaient accessibles à tous », précise Plutarque<sup>14</sup>. Ouverte à ses proches dans une atmosphère accueillante et studieuse, elle est surtout fréquentée par des affranchis cultivés et les lettrés grecs de passage à Rome, à qui elle offre, par ses galeries et salles de travail, un espace imité de la bibliothèque de Pergame, augurant les bibliothèques publiques. Caton d'Utique profitera de cette bibliothèque que le jeune Lucullus a héritée de son père pour se plonger dans la lecture des stoïciens.

A leur suite, Cicéron, Atticus, Quintus, Varron se dotent eux aussi de ce genre de bibliothèques. Cicéron en particulier s'y attache, comme il l'écrit à Atticus : « Ayez soin aussi de ne pas vous défaire de votre bibliothèque. Conservez-la-moi, vous me l'avez promis. Mon goût pour les livres est égal à mon dégoût pour le reste ; car vous ne sauriez croire à quel point vous trouverez tout empiré, après une si courte absence » ; « Pour parler un peu de mes affaires, L. Papius Paetus, homme intègre, et mon partisan de cœur, m'a offert en don la bibliothèque que S. Claudius lui a laissée. Après m'être assuré près de votre ami Cincius que la loi Cincia n'interdit point ces sortes de dons, j'ai répondu que j'acceptais avec plaisir ». Chaque fois qu'il achète une villa – il en aura douze à Tusculum, Antium, Pompéi, Cumes... – il choisit d'en aménager une : « Je me suis laissé prendre à la paresse, au point de ne pouvoir plus m'en dégager. Ou je lis, et c'est mon bonheur, ayant à Antium la plus délicieuse bibliothèque du monde ».

Dans l'évocation qu'en fait Cicéron, manquent deux éléments pour nous essentiels : la composition de la bibliothèque, le rapport au livre qu'est la lecture. La bibliothèque entretient un lien intime avec celui qui l'a constituée, sorte de carte topographique de son identité. Constituée par sédimentations, en donnant à voir la mémoire du lecteur, elle renseigne sur ses centres d'intérêt, sa culture, voire ses croyances et son âme. Cicéron ne donne aucune indication sur les auteurs préférés de Varron ou les siens. On sait que la composition de la collection, fonction des goûts de son possesseur, rassemble d'ordinaire les classiques grecs et latins, auxquels s'ajoutent les œuvres d'écrivains contemporains reçus à titre d'hommages. La bibliothèque de Pline le Jeune, aux œuvres récentes de Cicéron, Lucrèce, Virgile, Catulle, Ovide, ajoute les livres contemporains de Martial, Stace ; Juvénal a chez lui des livres de Virgile, Cicéron, Ovide, Horace, Sénèque, Lucain, Martial, Perse, Stace. On sait aussi qu'avec l'évolution des pratiques et du lectorat, quelques décennies plus tard, la composition des bibliothèques évolue avec la prolifération d'ouvrages emplis d'une culture de banquet : curiosités philologiques, historiques ou mythologiques qui encouragent en retour la composition – et l'achat – d'œuvres de compilation, d'abrégés, d'anthologie, tels que les *Questions grecques et romaines* de Plutarque, les *Nuits attiques* d'Aulu-Gelle, les *Deipnosophistes*

---

<sup>14</sup> Plutarque, *Vie des Hommes illustres*, « Vie de Lucullus », XLII.

d'Athénée... où ce qui est le plus technique, jugé jusqu'ici le moins digne d'être lu, devient ainsi objet de littérature<sup>15</sup>.

Il est dès lors difficile de nourrir des illusions sur les rapports que ces riches Romains entretiennent avec leurs livres.

D'autre part Cicéron, qui évoque les bibliothèques, est singulièrement muet sur la lecture ! Même si de nombreux textes latins attestent l'existence de la lecture silencieuse, dans le cas où le lecteur désire éviter qu'un contenu soit connu, ou respecter une ambiance de crainte religieuse par exemple<sup>16</sup>, Rome est une civilisation où la lecture à haute voix est encore la règle jusqu'à la fin de l'Empire. La *lectio*, lecture-citation où l'écriture transparente, simplement soumise à l'oralité, ne fait que restituer un événement oral conservé par l'écriture, cohabite avec la *recitatio* qui, en tant qu'énonciation, crée quelque chose, fabrique du texte<sup>17</sup>. Le lecteur lit donc à mi-voix, et dans les bibliothèques le bruit est certainement peu supportable, même lorsque le lecteur est seul – ce qui a pour effet de désintimiser ce lieu qu'est pour nous la bibliothèque<sup>18</sup>. Le rapport au livre en est modifié. La littérature antique l'indique, comme le montrent ces citations que nous télescopons sans la moindre rigueur historique<sup>19</sup>.

« Est-il vrai, Euthydème [demande Socrate, c'est Xénophon qui parle<sup>20</sup>] que tu as réuni de nombreux écrits de ceux que l'on appelle "savants" ? » – « Par Zeus oui, Socrate, et je continue à en réunir, pour en avoir le plus possible ». Repérer, acquérir, réunir des livres : la bibliothèque n'est pour le coup qu'une collection d'objets matériels. Pour Euthydème, la connaissance est proportionnelle au nombre de livres, et l'accumulation des *papyri* rend plus savant : à ses yeux le savoir est nécessairement transitif, de l'auteur au lecteur. Mais de questions en questions, Socrate, maître de non-savoir, démontre l'illusion des acquis livresques, incapables de former un citoyen, fût-il un homme politique.

<sup>15</sup> Jean-Christophe Jolivet, « Littérarité et exégèse à Rome », *Interférences* [En ligne], 6 | 2012, mis en ligne le 02 décembre 2013, consulté le 15 avril 2014. URL : <http://interferences.revues.org/172>.

<sup>16</sup> Emmanuelle Valette-Cagnac, *La Lecture à Rome. Rites et pratiques*. Paris : Belin, coll. « L'Antiquité au présent », 1997, 333 p.

<sup>17</sup> Emmanuelle Valette-Cagnac, *Anthropologie de la lecture dans la Rome antique*. Paris : École pratique des hautes études, Section des sciences religieuses. Tome 101, 1992-1993. 1992. p. 453-456.

<sup>18</sup> Luciano Canfora, « Lire à Athènes et à Rome », X<sup>e</sup> Conférence Marc-Bloch, 16 juin 1988. Conférence publiée, *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 44 (4), 1989, p. 925-937 1988, en ligne URL : <http://cmb.ehess.fr/85>. Consulté le 08 mai 2014.

<sup>19</sup> Christian Jacob, « Quatre fragments d'une histoire des bibliothèques antiques », *Littératures classiques* 2/ 2008 (n<sup>o</sup> 66), p. 11-25. URL : [www.cairn.info/revue-litteratures-classiques-2008-2-page-11.htm](http://www.cairn.info/revue-litteratures-classiques-2008-2-page-11.htm).

<sup>20</sup> Xénophon, *Mémorables*, IV, 2.

« Chaque jour, avec une extrême ardeur et une extrême attention, Aristophane lisait de bout en bout tous les livres les uns après les autres », note Vitruve<sup>21</sup>. Aristophane de Byzance, en lisant compulsivement les rouleaux dans l'ordre où ils se présentent sur les étagères, n'en organise pas moins sa mémoire selon des procédés mnémoniques chers aux Anciens, et qui transiteront jusqu'à la Renaissance. Ce faisant, il nie aussi la nature de la bibliothèque, régresse vers le système d'avant où les mots et les phrases étaient ordonnés dans la mémoire des hommes, sans recours à un support matériel, tant est nouveau et mal compris le médium du *volumen*. Habité aussi par le fantasme de l'exhaustivité et de la complétude, il annonce la *Bibliothèque de Babel* de Borges, en un désir illusoire d'aller aux sources de la *paidéia*.

« Il avait acquis des vieux livres grecs en si grand nombre qu'il dépassait tous ceux que l'on admirait pour leurs collections, Polycrate de Samos, Pisistrate le tyran d'Athènes, Euclide, un Athénien lui aussi, Nikocrate de Chypre et encore les rois de Pergame, le poète Euripide, le philosophe Aristote » écrit Athénée de Naucratis<sup>22</sup> de son patron le romain Larensis<sup>23</sup>. La bibliothèque ne sert ici que les médiocres objectifs de la fréquentation du capital culturel qui permet la distinction, où le processus de l'héritage prévaut sans doute sur son contenu... Que la bibliothèque soit objet ou symbole de pouvoir, et les livres, comme on dirait aujourd'hui, un phallus symbolique, qu'elle déploie un horizon intellectuel où passé de l'écriture s'articule avec présent de la lecture en une démarche qui associe le documentaire à l'heuristique, Cicéron y ajoute encore autre chose : le nomadisme, la relecture, le butinage, le retour sur le même livre, comme il a nomadisé dans les doctrines philosophiques, selon Clara Auvray-Assayas<sup>24</sup>.

Pour que la bibliothèque existe, le livre doit d'ordinaire transiter – il s'y transmute aussi – par les mains du bibliothécaire : Tyrannion, élève d'Hestiaeus d'Amisos puis disciple de Denys le Grammairien à Rhodes, tombe entre les mains de Lucullus, lorsque le général met en fuite Mithridate ; ramené à Rome en -72, affranchi<sup>25</sup>, il travaille pour Cicéron. Il emploie les deux esclaves envoyés par Atticus, habiles à restaurer les livres et à les coller, appelés *glutinatores* ; il conseille

<sup>21</sup> Vitruve, *De Architectura*, VII, Préface, 4-7. Aristophane prend la tête de la bibliothèque d'Alexandrie en -195.

<sup>22</sup> Athénée de Naucratis, *Deipnosophistes*, I, 3 a-b.

<sup>23</sup> Publius Livius Larensis est un chevalier romain, *pontifex minor*, procureur de Mysie (189) et *Procurator patrimonii* en 192, peu avant sa mort. Athénée le caricature en connaisseur universel de la littérature.

<sup>24</sup> <http://www.canal->

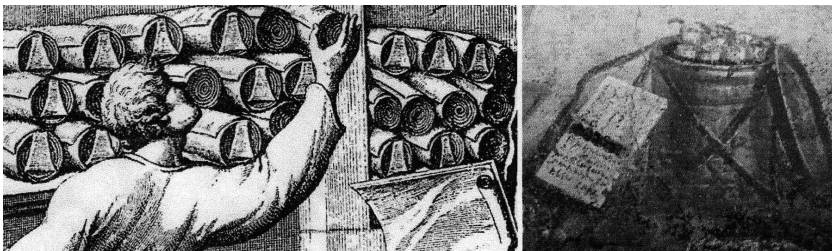
[u.tv/video/universite\\_de\\_tous\\_les\\_savoirs/actualites\\_de\\_ciceron\\_clara\\_auvray\\_assayas.4094](http://www.canal-u.tv/video/universite_de_tous_les_savoirs/actualites_de_ciceron_clara_auvray_assayas.4094).

<sup>25</sup> Lucullus le donne à son lieutenant Lucius Licinius Murena (le même qui, accusé de corruption, est blanchi par la défense de Cicéron – *Pro Murena* – bien que sans doute coupable...) qui l'affranchit.



l'orateur. « Depuis que Tyrannion a arrangé mes livres, on dirait que ma maison a pris une âme », écrit Cicéron à Atticus<sup>26</sup>. Sa réputation à Rome lui ouvre les portes, celles de la bibliothèque de Faustus Sylla, dont il fournit une édition et un catalogue. Il amasse du bien qu'il emploie à dresser une bibliothèque, selon Suidas, de plus de trente mille volumes, en particulier des ouvrages d'Aristote et de Théophraste ayant appartenu à Apellicon de Téos, dont il fait des copies pour Andronicos de Rhodes, contribuant ainsi à les conserver.

Mais la bibliothèque existe aussi par sa topographie. Cicéron range ses manuscrits dans des *πήγματα*, terme vague qui désigne un assemblage en bois (1).



1. Rangements dans une bibliothèque romaine

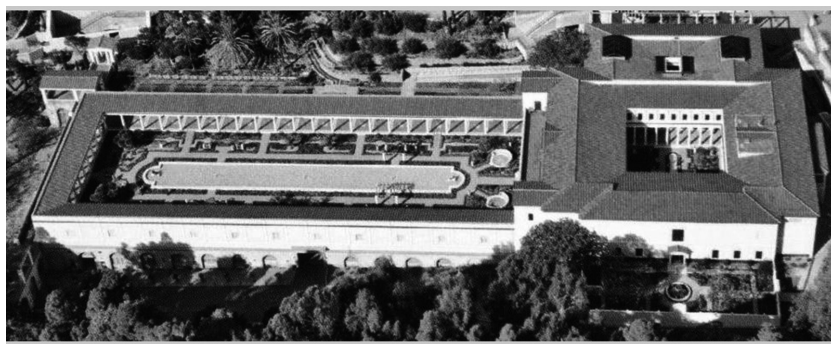
Ailleurs on mentionne des *loculi* et *loculamenta*, compartiments plus profonds que larges, des *foruli*, alvéoles quadrangulaires, parfois des armoires ou des boîtes à rouleaux en écorce de bois (*capsae*), où les *volumina* sont conservés debout<sup>27</sup>. Ce *volumen* est un rouleau-livre en papyrus – constitué d'une bande horizontale de papyrus de grande longueur, enroulée sur elle-même ou autour d'une fine bague appelée *umbilicus* – déjà répandu dans le monde hellénistique au II<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ lorsqu'il commence à faire son entrée à Rome. Il sera le support principal des textes littéraires jusqu'au II<sup>e</sup> siècle après Jésus-Christ. La lecture de ces rouleaux de papyrus adoucis à la pierre ponce et oints d'huile de cèdre, à la reliure ornée de boutons d'ébène et d'ivoire, placés dans des

<sup>26</sup> « L'exil de Cicéron l'avait arraché à sa chère bibliothèque. Il paraît qu'elle s'était sentie de la disgrâce de son maître, et que, pendant son absence, il y avait eu plusieurs de ses livres dissipés. Un de ses premiers soins, après son retour, fut d'en ramasser les restes, qu'il trouva plus abondants qu'il ne s'y était attendu. Il chargea Tyrannion de les mettre en ordre et de les bien arranger, en quoi il réussit parfaitement », Charles Rollin, Antoine-Jean Letronne, *Œuvres complètes*, t. 24, *Histoire ancienne*. Paris : Didot, 1821, 448 p.

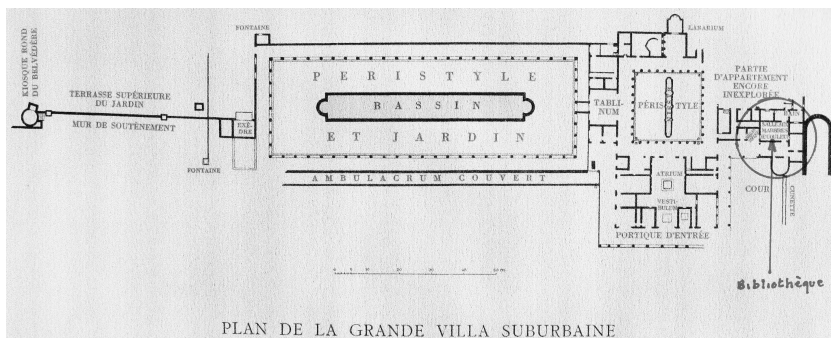
<sup>27</sup> Gaëlle Coqueugnot, « Coffre, casier et armoire : la Kibôtos et le mobilier des archives et des bibliothèques grecques », *Revue archéologique*, 2007/2 (n° 44), p. 293-304. [www.cairn.info/revue-archeologique-2007-2-page-293.htm](http://www.cairn.info/revue-archeologique-2007-2-page-293.htm).

enveloppes pourpres aux étiquettes écarlates, rangés côte à côte sur plusieurs épaisseurs<sup>28</sup>, est un exercice physiquement contraignant. Il faut prendre le rouleau dans la main droite et le dérouler progressivement de la main gauche, ce qui mobilise entièrement le corps tout autant que la voix, car les écrits (*scripta*) restent inertes tant que la voix ne leur a pas donné vie en les transformant en mots (*verba*) dans une lecture nécessairement à voix haute qu'impose l'écriture en continu sans séparation entre les mots (*scriptio continua*), devenue courante à partir du I<sup>er</sup> siècle.

Telle est la bibliothèque de la « Villa des Papyri » à Herculanium (2)<sup>29</sup>.



2. Maquette de la « Villa des Papyri » à Herculanium



3. Plan de la « Villa des Papyri ». La bibliothèque est dans le cercle.

<sup>28</sup> On lira avec intérêt le texte de Jerry Fielden, guitariste du groupe hard rock « Ara Pacis », également historien, « *Private Libraries in Ancient Rome* », 2001, <http://www.jerryfielden.net/essays/privatelibs.htm>.

<sup>29</sup> Daniel Delattre, *La Villa des Papyrus et les rouleaux d'Herculanium : la bibliothèque de Philodème*. Paris : Editions de l'ULG, 2006, 157 p.

Dans cette luxueuse villa (2) que fait édifier au NO d'Herculanum dans le courant du 1<sup>er</sup> s. av. J.-C. Lucius Calpurnius Piso Caesoninus, beau-père de Jules César, une bibliothèque, mise au jour au XVIII<sup>e</sup> siècle, est aménagée dans une petite pièce presque carrée de 3,20 m de côté environ, éclairée par une ouverture donnant sur un péristyle dominant la mer, où des niches emplies de rouleaux occupent la quasi-totalité des trois murs aveugles (3).

Au centre de la pièce se trouve un meuble bas en bois qui sert de table, dont les tiroirs contiennent d'autres papyri. On y a aussi découvert plusieurs petits bustes en bronze, dont ceux d'Épique, Hermarque, Zénon, Démosthène qui signalaient aux lecteurs l'endroit où se trouvaient les *volumina* de ces auteurs. L'éruption du Vésuve du 25 août 79 en recouvrant la villa d'un lahar<sup>30</sup> conserve paradoxalement ces papyri, carbonisés par la très forte température de la coulée (entre 300° et 320°), mais non calcinés par défaut d'oxygène (4).



4. Rouleaux de papyri exhumés de la Villa de Pison

De nombreux rouleaux sont exhumés par la célèbre fouille menée de 1750 à 1761 par Alcubierre et Weber, pour l'essentiel des ouvrages grecs, ce qui indique que l'on a découvert la bibliothèque grecque. Les fouilles reprises il y a quelques années recherchent la bibliothèque romaine, en vain pour l'instant. Mais des 1837 papyri étiquetés (*PHerc.*) aucun n'est complet, et la plupart ne correspondent qu'à une portion, parfois réduite, de *volumen*.

<sup>30</sup> Coulée boueuse d'origine volcanique, principalement formée d'eau, de cendres volcaniques et de téphras (fragments de roche solide expulsés dans l'air pendant l'éruption d'un volcan).

La bibliothèque grecque devait en réalité compter 600 à 700 rouleaux, dont certains très longs (10 m et plus). Les tentatives de les dérouler à leur découverte (1752) comme plus tard (1817-1819) échouent. En 1985 l'application de la « méthode d'Oslo »<sup>31</sup>, et surtout à partir de 1999 « l'imagerie multispectrale »<sup>32</sup>, (5), puis la « microtomographie aux rayons X »<sup>33</sup> en 2009, opèrent des avancées significatives dans la lecture de ces textes philosophiques.



5. Montage des fragments 189, 190, 191 du PHerc. Paris 2<sup>34</sup> lisibles par imagerie multispectrale<sup>35</sup>

La présence massive des écrits de Philodème de Gadara laisse penser que c'est là la collection personnelle de ce professeur d'épicurisme dont Cicéron affirme que Pison est le patron. Un premier noyau de textes fondateurs de

<sup>31</sup> Cette méthode permet par un procédé chimique, de décoller les couches de papyrus. Le résultat est aléatoire.

<sup>32</sup> Adaptée par des chercheurs de Brigham Young University pour être expérimentée (avec succès) dès janvier 1998 sur des papyrus carbonisés qu'on vient de découvrir à Pétra (Jordanie), cette application de la photographie joue sur la variation en longueur des ondes lumineuses (à travers des filtres retenant des longueurs d'onde qui varient entre 400 et 1 000 nanomètres, et ont une densité de 40). L'image obtenue est en niveaux de gris et numérisée au format TIFF. Voir Daniel Delattre, « La papyrologie d'Herculanum révolutionnée par l'imagerie multispectrale : une technologie de pointe mise au service du déchiffrement des textes (à partir des *Commentaires sur la musique*, IV de Philodème) », *Aedilis*, irht, <http://halshs.archives-ouvertes.fr/docs/00/13/97/47/PDF/papyrologie-herculanum.pdf>.

<sup>33</sup> Technique de tomographie – imagerie qui permet de reconstruire le volume d'un objet à partir d'une série de mesures effectuées par tranche depuis l'extérieur de cet objet – non-destructrice, utilisée pour retranscrire une image en trois dimensions d'un échantillon.

<sup>34</sup> *Le PHerc. Paris 2* est un livre du *Sur les vices* de Philodème consacré à la calomnie.

<sup>35</sup> Daniel Delattre, « Le retour du Papyrus d'Herculanum de Paris 2 à l'Institut de France : un rouleau épicurien inédit en 279 fragments », *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 148<sup>e</sup> année, n° 3, 2004, p. 1351-1391.

l'épicurisme, copiés aux III<sup>e</sup> et II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., est fait de *volumina* rassemblés avant que Philodème ne s'installe définitivement en Italie (vers -75 ?), à lui légués par ses maîtres<sup>36</sup> ; s'y ajoute un deuxième fonds très important, composé des œuvres philosophiques de Philodème de Gadara lui-même, copiées de -75 à -35 environ, dans la seconde partie de la vie de l'épicurien<sup>37</sup>. Enfin des œuvres de Philodème dans des copies postérieures à -25<sup>38</sup>. L'absence de transcriptions ultérieures suggère qu'à l'époque de l'éruption, cette collection d'ouvrages grecs n'est plus tenue à jour, et que la bibliothèque est déjà « morte », avant même son ensevelissement. En l'absence de la bibliothèque latine, on dispose néanmoins d'une centaine de rouleaux latins moins bien conservés : textes poétiques, politiques ou judiciaires, dont le plus célèbre, le *PHerc.* 817, contient un fragment d'un poème épique d'auteur inconnu (peut-être Lucius Varius Rufus, l'ami de Virgile) évoquant la bataille d'Actium (*De Bello Actiaco*)<sup>39</sup>.

Comme il avait été accueilli en Syrie, pays d'origine de Philodème, par les princes séleucides, en cette villa d'Herculanum on perçoit l'épicurisme installé au sein de la plus haute société romaine. Le message de tels livres incarne l'apolitisme d'un groupe qui refuse la concurrence. La sécession au Jardin d'Épicure « qui n'excite pas la faim, mais l'apaise ; qui n'allume pas une soif plus grande que les moyens de la satisfaire »<sup>40</sup>, dans cette tranquillité que conseille Sénèque, qui, selon Paul Veyne, est propre aux dieux, s'édifie par la fréquentation des bibliothèques et le commerce des livres. Que ces textes démobilisateurs au regard du *mos majorum* qui prescrit l'engagement du Romain sous les armes ou en politique, stigmatisés par l'idéologie stoïcienne de l'action qui domine alors la pensée romaine, soient appréciés de Pison, beau-père de César, de César, ou de son assassin Cassius, n'est pas matière à inquiétude. Le problème ne se pose que lorsque la critique épicurienne de la religion d'État, vulgarisée par les traductions sans finesse littéraire

---

<sup>36</sup> Ouvrages d'Épicure, Démétrios Lacon, Carnéiscos, Zénon de Sidon, etc. Sur la bibliothèque de Philodème, voir Omer Ballériaux, « Philodème et sa bibliothèque. Quelques travaux récents », *L'antiquité classique*, t. 61, 1992, p. 296-305.

<sup>37</sup> *La Revue des Philosophes, Les Caractères et les genres de vie, La Musique, La Rhétorique, Les Poèmes, La Piété, Les Dieux, Les Vices et les vertus opposées, Les Phénomènes et les Inférences*, œuvre logique très originale, etc.

<sup>38</sup> *La Piété*, Épicure, des copies tardives de Chryssippe, Colotès, Métrodore, Polystrate, etc.

<sup>39</sup> Les brefs fragments de ce *Carmen* ont pour sujet la conquête de l'Égypte par Octavien en -30, en une version hostile au futur empereur. Rédigé dans la dernière décennie du 1<sup>er</sup> siècle av. J.-C., il a aussi été attribué à Caius Rabirius ; Giuseppe Zecchini, *Il Carmen de Bello Actiaco. Storiografia e lotta politica in età Augustea*. Stuttgart : Franz Steiner Verlag, 1987, 109 p. Par ailleurs, le *PHerc.* 395 a peut-être contenu le chant II du poème de Lucrèce, tandis que le *PHerc.* 78 contient une comédie inconnue de Caecilius Statius, *L'Usurier*.

<sup>40</sup> Sénèque, *Lettres à Lucilius*, XXI.

d'Amafimius, atteint la société, car la stabilité sociale est menacée. Le livre et la lecture peuvent dès lors constituer un danger...

\*

Les bibliothèques des riches Romains, comme avant elles celles du monde hellénistique, sont dès cette époque flanquées d'un portique et d'un jardin, et cet espace premièrement réservé aux livres devient un espace à vivre, qui matérialise l'autre figure de l'*otium*. Mais ce jardin ne désigne pas, ou plus, celui de *Candide*. Cet *hortus* – proprement cet *beredium* – lieu de production encore célébré en -160 dans son *De re rustica* par Caton le Censeur<sup>41</sup>, affirmant qu'il est opportun d'avoir un jardin près de la ville pour y cultiver des fèves, de l'épeautre, des artichauts, des choux qu'il nomme « le premier des légumes (CLVI) », différentes salades (chicorées, laitues), des blettes, des poireaux, des navets, des courges, des concombres, des oignons, des melons, de l'ail et des plantes dont on mange les feuilles (mauve, arroche ou belle-dame...), des plantes condimentaires et aromatiques comme le myrte, le laurier et des plantes médicinales, ce jardin qui le fait s'exclamer : « Rien n'est de meilleur profit qu'un jardin bien cultivé ! », n'est plus celui du Romain aisé, ni de Cicéron. Quintilien peut opposer jardin de profit et jardin d'agrément : « Irai-je estimer mieux soigné tel sol où l'on m'aura montré des lys, des violettes, des anémones, des eaux jaillissantes, le croirai-je donc plus orné que si j'y voyais une riche moisson ou des vignes chargées de raisins ? Irai-je préférer le platane stérile et des myrtes artistement taillés à un orme entrelacé de pampres, ou à des oliviers pliant sous leurs fruits ? Que les riches possèdent ces arbres et ces fleurs ; j'y consens ; mais que seraient-ils, s'ils n'avaient rien d'autre ? »<sup>42</sup>. Mais cette opposition entre deux types d'espace est en réalité une allégorie qui confronte des choix divergents dans le domaine rhétorique quant à l'ornement. Le jardin de Caton n'est plus qu'un mythe littéraire, repris dans l'épisode du « Vieillard de Tarente » de Virgile<sup>43</sup>, ou l'évocation de Columelle, sans doute parodique<sup>44</sup> ! Déjà la propriété de famille de Cicéron, « *paternus avitusque*

---

<sup>41</sup> Traduction <http://remacle.org/bloodwolf/erudits/caton/agriculture.htm>.

<sup>42</sup> Quintilien, *De l'Institution oratoire*, Livre VIII, Chap. III « De l'ornement », 3.

<sup>43</sup> *Géorgiques*, IV, 116-148. Voir Jacqueline Fabre-Serris, « Tibulle, 1,4 : L'élégie et la tradition poétique du discours didactique », *Dictynna* [En ligne], 1 | 2004, mis en ligne le 15 novembre 2010, consulté le 17 mars 2014. URL : <http://dictynna.revues.org/162> et Pierre Grimal, *Rome et l'Amour. Des femmes, des jardins, de la sagesse*. Paris : Robert Laffont, coll. Bouquins, 2007, 1029 p.

<sup>44</sup> Evelyne Prioux, « Columelle et le *genus floridum* : images programmatiques et parodie dans le livre X du *De Re rustica* », *Dictynna* [En ligne], 10 | 2013, mis en ligne le 18 décembre 2013, consulté le 20 décembre 2013. URL : <http://dictynna.revues.org/959>.

*fundus Arpinas*<sup>45</sup> » a été transformée par son père en domaine de plaisance et l'orateur n'a pas connu en sa jeunesse l'atmosphère campagnarde et le travail des champs. Pas plus que son père, Cicéron ne s'occupe lui-même de l'exploitation de sa terre, et l'unique soin qu'il lui porte concerne les embellissements qu'il apporte au jardin.

Ce jardin romain-là s'impose comme une réalité archéologique et historique. Les recherches attestent que sur les 403 espaces verts à Pompéi, 47 sont des lieux de production liés à des activités agricoles ou artisanales (jardins maraîchers, spécialisés dans la production de concombres, Calebasses, melons et d'autres produisant des fleurs, roses, narcisses, violettes qui servent à confectionner des couronnes et guirlandes), mais 333 sont des jardins ornementaux dont la surface varie de 200 à 800 m<sup>2</sup>. Sur ces 333 jardins, 212 sont décorés de laraires, de fontaines, de vasques, de bassins, de *triclinia* à l'air libre<sup>46</sup>. Les laraires<sup>47</sup> sont situés un peu partout, successivement peints dans l'*atrium* et le *tablinum*, puis dans le *viridarium* et le péristyle ; la « Maison du Laraire fleuri » tire son nom d'un petit laraire totalement recouvert de fresques décorées de fleurettes multicolores et d'amours ailés, placé sur le côté nord d'un petit jardin. Les points d'eau se trouvent dans les propriétés les plus aisées dont les propriétaires ont pu s'offrir un raccordement à l'aqueduc mis en service peu avant l'enfouissement de la ville. La plupart des jardins contiennent un bassin ou une fontaine, structures maçonnées de forme variable où les vasques de marbre sont peintes en bleu pour donner à l'eau une couleur attirante ; les propriétaires plus aisés font creuser de véritables rivières artificielles appelés « Nil » ou « Euripe »<sup>48</sup>. Dans les jardins pompéiens, des fontaines sont destinées à créer des effets de lumière ; certaines se rattachent à des personnages dionysiaques, d'autres, aux cultes liés aux nymphées<sup>49</sup>. Il s'y trouve des *triclinia* (salle à manger) d'été, formés de trois lits de plusieurs convives, disposés en rectangle à trois côtés autour d'une table de pierre, surtout dans les vergers, les potagers et les vignobles.

<sup>45</sup> Cicéron, *De Lege agraria contra Rullum*, Oratio III, 2.

<sup>46</sup> Annamaria Ciarallo « Les Jardins pompéiens », *Pompéi. Un art de vivre*. Paris : Gallimard, Musée Maillol, 2011, 223 p.

<sup>47</sup> Les *Lares* d'origine étrusque sont à Rome les protecteurs du domaine. Le *Lar agrestis*, le *Lar familiaris*, ont des liens avec Priape, le dieu du jardin. Le *lar* est le gardien du foyer et de l'*beredium*, le vieux jardin nourricier.

<sup>48</sup> L'Euripe est le bras de la mer Égée qui sépare l'Eubée de la Grèce continentale.

<sup>49</sup> À l'origine, le nymphée est un sanctuaire dédié aux nymphes ; il a la forme d'une grotte naturelle ou artificielle abritant une source. Plus tard, toujours dans un contexte cultuel, le nymphée est un bassin accueillant une source sacrée, localisé dans une construction appelée le sanctuaire de source. À l'époque romaine le nymphée devient une fontaine publique monumentale, ornée de sculptures et de jeux d'eau, constitué d'un ou plusieurs bassins entourés d'une façade ornementale à étages multiples. Il existe des nymphées privés à Pompéi et à Herculaneum.

À Pompéi, les jardins privés peuvent être très étendus ou se limiter à un simple enclos, aussi est-il souvent d'usage de prolonger le jardin réel par une peinture en trompe-l'œil. Ces peintures réalistes (elles permettent de connaître espèces et variétés de plantes) souvent visibles depuis l'entrée de la villa quand la porte est ouverte, font admirer au passant la beauté de l'immense jardin que possède son patron. Dans la « Maison de la Vénus à la coquille » (6), le parcours intérieur conçu par l'architecte propose une découverte progressive du péristyle.



6. Jardin de la « Maison de la Vénus à la coquille »<sup>50</sup>. Pompéi

Le jardin réel se confond avec le jardin fantastique peint à droite de l'image de Vénus : au-delà d'un croisillon de planches, en un verger peuplé d'oiseaux, la déesse fait fleurir la nature sous ses pas, au milieu de feuillages enchanteurs, tout vibrants de pétales – la rose, le pavot, le myrte – et de volatiles multicolores – colombes, passereaux, cygne – qui redoublent ceux du jardin réel, consacrant l'inépuisable fécondité de la divinité (7).

<sup>50</sup> Sur Vénus, patronne des jardins à Pompéi, cf. W. F. Jashemski, *The gardens of Pompeii, Herculaneum and the Villas destroyed by Vesuvius*. New Rochelle-New-York: Aristide D. Caratzas Pub., vol. 1 1979, 372 p., vol. 2 1993, 442 p. ; vol. 1.





7. Jardin en trompe l'œil. Maison de la « Vénus à la coquille »

L'archéologie des jardins permet de lire le dessin des parterres, localiser les intersections des allées, identifier les canaux d'irrigation. En emplissant de plâtre les cavités laissées par les racines et les troncs détruits par l'éruption, on peut retrouver la position des arbres et des arbustes, déduire leur âge approximatif. La palynologie, la carpologie, l'anthracologie<sup>51</sup>, renseignant dans le détail sur les plantations<sup>52</sup>, signalent que la flore des jardins est très pauvre. L'horticulture encore peu développée n'offre qu'un nombre limité de fleurs. Les plates-bandes sont pour l'essentiel composées de plantes à feuillage persistant telles que le lierre, le laurier

<sup>51</sup> Etudes scientifiques des pollens, graines, charbons.

<sup>52</sup> Frédérique Boura éd., « Archéologie des jardins », *Les Nouvelles de l'Archéologie* 83-84. Paris : Errance, 2001 ; P. Van Ossel, A.-M. Guimier-Sorbets, *Archéologie des jardins : analyse des espaces et méthodes d'approche*. Nanterre : M.-C. Marinval (éds), 2010 ; *Sourcebook for Garden Archaeology, Methods, Techniques, Interpretations and Field examples*. Berne : Peter Lang, coll. Parcs et Jardins, 2013. Pour un débat théorique, voir le CR de Gérard Chouquer « Frédérique Boura éd., *Archéologie des jardins, Les Nouvelles de l'Archéologie* 83-84. Paris, Errance, 2001 », *Études rurales* [En ligne], 157-158 | 2001, mis en ligne le 03 août 2005, consulté le 02 janvier 2014. URL : <http://etudesrurales.revues.org/40>. Comme l'archéologie aide de mieux en mieux à le comprendre, le jardin n'est pas une image abstraite mais une construction enracinée dans le sol, qui interagit avec le temps qu'il fait et le temps qui passe, avec son milieu, pris et compris dans son épaisseur historique.

et laurier rose, les acanthes, le buis, le thym, le romarin. Les fleurs n'apparaissent que sur les bords extérieurs des massifs et dans des jardinières dispersées sur les murs du péristyle. Dans la « Maison des amants chastes », l'analyse du sol montre des parterres légèrement surélevés et protégés par une pergola, plantés de roses et de fougères, parcourus par une petite allée longitudinale séparée par des hémicycles. Une statue-fontaine représentant un enfant accompagné d'un dauphin reposait contre un mur, en attendant d'être installée<sup>53</sup>. Au reste, les roses qui poussent dans les jardins d'amour, les lys nés du lait divin de la déesse Héra, les crocus qui forment sa couche avec Zeus, les jacinthes qui introduisent dans les prairies humides, l'iris qui unit la terre au ciel, l'asphodèle qui fleurit les morts ne constituent-ils pas, au sens premier – bouquets de fleurs pauvrement cueillies – ces anthologies (du grec ἄνθος, la fleur et λέγω, « dire/parler ») qui, du jardin, nous renvoient à la bibliothèque ? Au jardin – *viridarium*, l'endroit vert, de *viridis*, vert – prévaut le vert : les plantes persistantes et grimpantes, lierre, vigne, volubilis, habillent l'architecture et les rocailles<sup>54</sup> ; platanes, pins, cyprès structurent un décor végétal immuable, même en hiver. Les études de graines et de pollen ont identifié des essences typiques des pays méditerranéens : buis, laurier, cyprès, olivier, platane ; des figuiers, des myrtes, des noisetiers, dont le rôle a pu être symbolique : dans la « Villa de Julius » on a découvert intactes les racines de quatre vieux arbres fruitiers conservés pour évoquer l'antiquité du lieu et de la famille.

Dès lors la distinction de Cicéron, décrivant la seconde nature que produit l'agriculture par l'entremise de l'homme<sup>55</sup>, qui dérive d'une autre nature, la première, intacte et pure, la nature où vivent les dieux, s'enrichit du jardin, devenu une 3<sup>e</sup> nature – la formule est de la Renaissance – l'espace, dit John Dixon Hunt, qui, de même que la bibliothèque exprime la totalité des richesses culturelles, représente avec ses moyens la totalité des richesses naturelles du monde<sup>56</sup>.

À Rome en effet, orientée vers l'utilité, le dernier tiers du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. voit naître un art des jardins qui produit le jardin d'agrément, jardin paysagiste,

<sup>53</sup> Salvatore Nappo, *Pompéi. Guide de la cité antique*. Edition française. Paris : Gründ, 1999, 168 p.

<sup>54</sup> « J'ai fait compliment à votre jardinier décorateur, qui a si bien tout tapissé de lierre depuis le soubassement du corps de logis jusqu'à l'entrecolonnement de la terrasse, que tous ces personnages à manteaux semblent n'être là que pour l'aider dans cette opération comme autant de vendeurs de lierre. *L'apodyterium* [vestiaire] est ce qu'il y a de plus frais avec sa garniture de mousse », Cicéron, *Ad Familiares. Ad Quintum*, III, 1, l. 149, trad. Nisard.

<sup>55</sup> « Nous semons du blé, plantons des arbres, fertilisons le sol par l'irrigation, maîtrisons les fleuves, et redressons et détournons leur cours. En résumé, par le travail de nos mains, nous essayons, pour ainsi dire, de créer une seconde nature au sein du monde naturel », Cicéron, *De Natura Deorum*, II, 60, 151 - 2.

<sup>56</sup> John Dixon Hunt (Professeur d'architecture du paysage/*landscape historian*, Bristol University), *L'Art du Jardin et son histoire*. Paris : Odile Jacob, coll. Travaux du Collège de France, 1996, 113 p.

« tableau projeté, selon Pierre Grimal, dans l'espace construit avec les matériaux vrais de la nature »<sup>57</sup>, réalisant le paysage sacré légué par la peinture hellénique. La plupart des motifs qui le constituent expriment une vision sacrale de la nature car y sont présents les dieux, les héros et les morts, comme la campagne hellénistique est parsemée de monuments sacrés, de statues, de tombeaux. Mais alors que la nature est par essence inhumaine et hostile, le jardin qui la recompose la rend amicale, apprivoisant les puissances bénéfiques, détournant les forces malfaisantes, tissant une familiarité propice avec les dieux et leurs mythes. L'une des premières compositions paysagistes, peut-être la première, attestées dans un jardin romain est l'*Amaltheum* aménagé par Atticus, l'ami de Cicéron. L'accès au sanctuaire consacré à la nymphe nourrice de Zeus se fait par une allée de platanes que longe un ruisseau. L'*Amaltheum* est une grotte artificielle dans laquelle une statue représente la nymphe en train de donner à l'enfant le nectar ou le miel : le tableau mythologique devient vrai tout à coup par la magie du jardin. Cet *Amaltheum* devient le modèle de tous les nymphées qui se multiplient dans les parcs romains. Dès lors le jardin se peuple de statues<sup>58</sup>, de pilastres-Hermès où l'on dispose des masques, des amours, des *stilopinaka* (petits tableaux en marbre). Des groupes divers mettent en scène les motifs de la poésie : les Chasses de Méléagre<sup>59</sup>, le Massacre des Niobides<sup>60</sup>, un Châtiment de Dircé<sup>61</sup>, etc. Pour la majorité des Romains moins fortunés, les jardiniers inventent de sculpter les arbres eux-mêmes : ainsi naît la taille plastique (*nemora tonsilia*, végétaux taillés), inventée par C. Mattius, chevalier romain ami d'Auguste<sup>62</sup>. Les buis, les ifs, les lauriers reçoivent des formes de bateaux de feuillage aux voiles déployées, de chasses où un lièvre de buis est poursuivi par une meute de buissons canins, art topiaire qui consacre au demeurant le triomphe du mauvais goût romain... Au milieu d'un espace toujours vert l'esprit se promène comme dans la grande Bibliothèque de la mémoire, à la

<sup>57</sup> Pierre Grimal, *L'Art des jardins*. Paris : Presses Universitaires de France, « Que Sais-je ? », n° 618, 1964, 125 p.

<sup>58</sup> Priape, dieu des jardins, Vénus – dont Plaute fait la déesse des jardins – déesse de la fécondité qui veille sur les fruits (son végétal : le myrte), Bacchus, force productive des fruits et des plantes (vigne, lierre omniprésent), Apollon (laurier, acanthe), Diane (absinthe/armoise), divinités issues du panthéisme hellénistique qui résonne avec le vieux fonds naturaliste de la religion romaine. La statuare peut aussi figurer les Muses, des enfants.

<sup>59</sup> Artémis envoie le sanglier de Calydon ravager le verger d'Enée qui l'a négligée dans ses sacrifices. Méléagre rassemble des chasseurs et finit par tuer l'animal.

<sup>60</sup> Niobé s'étant vantée d'avoir eu plus d'enfants que Léto, mère d'Apollon et Artémis, les deux dieux massacrent ses enfants (Niobides) de leurs flèches.

<sup>61</sup> Dircé, femme de Lycos, régent de Thèbes, avait maltraité Antiope que Zeus délivra. Ses fils qu'elle avait retrouvés dans sa fuite allèrent à Thèbes, tuèrent Lycos et attachèrent Dircé à la queue d'un taureau indompté, qui l'emporta sur des rochers où elle fut mise en pièces. Une fresque de la « Maison des Vetii », à Pompéi, représente le châtiment de Dircé.

<sup>62</sup> Pline l'Ancien, *Histoire Naturelle*, XII, VI.

rencontre des héros et des dieux, des allégories, des mythes, des ornements millénaires de la vie de l'esprit, réunis dans un syncrétisme de pur contentement. N'est-ce pas ce syncrétisme mystique qu'évoque, au milieu du grand jardin de la Villa des Papyri – symbolisant le jardin des Bienheureux décrit à la même époque par Virgile<sup>63</sup> – la représentation d'un porcelet, l'*Epicuri de grege porcum* dont parle Horace<sup>64</sup>... ?

La colline du *Pincius* (auj. Pincio), appelée également *Collis Hortulorum*, située au nord du Champ de Mars, est par excellence l'espace des Grands Jardins de la Rome antique. La colline compte les jardins de Pompée qui exhibent des bains, volières, pergolas, fontaines, portiques, colonnades, théâtre, statues de style hellénistique et, en matière de végétation, des bosquets, des allées de platanes qui font dire à Pline l'Ancien : « C'est depuis l'époque de Pompée qu'on a vu des arbres figurer parmi les captifs dans nos triomphes »<sup>65</sup>. L'ensemble conjugue proportions strictes et monumentalité théâtrale comme il sied à *Magnus*, associant jardin, architecture, mobilier. À l'ouest, les jardins de Salluste dont le noyau originel est un verger avec une tour, que Jules César, son mentor, possédait près de la porte Colline. Après les Ides de Mars, ces jardins passent à Salluste qui les agrandit et y rassemble des œuvres d'art, singulièrement des statues, parmi les plus belles que l'on ait exhumées aujourd'hui : le *Galate mourant*, le *Gaulois Ludovisi et sa femme* (8), copie romaine d'une œuvre hellénistique effectuée pour Attale I<sup>er</sup> de Pergame, vers 220 av. J.-C., une *Amazone accroupie* découverte en 1888, une *Niobide blessée*, original grec vers 440 av. J.-C., rapporté à Rome, etc.<sup>66</sup>.

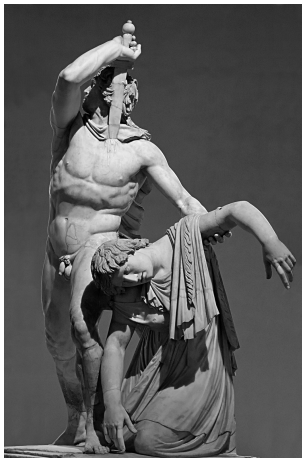
---

<sup>63</sup> Virgile illustre (*Enéide*, VI, v. 635 sqq., trad. et commentaire par A. M. Guillemin. Paris : Hatier, 1936, 122 p.) la tradition d'un splendide jardin des dieux, situé aux extrémités de la terre, qui touche la partie des Enfers qu'il vient de décrire. La beauté de ce jardin vient de la radieuse lumière qui l'inonde ; deux traits le caractérisent. L'un grec : la joie des sports et des danses en plein air ; l'autre romain : les plaisirs de l'*otium* entre amis.

<sup>64</sup> Gilles Sauron, « *Templa Serena*. À propos de la "Villa des Papyri" d'Herculanum : Contribution à l'étude des comportements aristocratiques romains à la fin de la République », *Mélanges de l'École française de Rome. Antiquité*, T. 92, n° 1. 1980. p. 277-301.

<sup>65</sup> Pline l'Ancien, *Histoire Naturelle*, XII, LIV.

<sup>66</sup> Cf. Paul Gauckler, « L'Amazone au repos des Jardins de Salluste à Rome », *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 52<sup>e</sup> année, n° 4, 1908. p. 274-286, et « La Niobide des Jardins de Salluste à Rome », *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 51<sup>e</sup> année, n° 2, 1907. p. 104-113.



8. Galatée mourant ; Gaulois « Ludovisi » et sa femme

Entre ces deux parcs, Lucullus fait aménager d'étonnants jardins<sup>67</sup>, probablement les plus grandioses (9).



9. En arrière du grand nymphée, les jardins de Lucullus

<sup>67</sup> Leur emplacement a fait l'objet d'une série de campagnes de fouilles menées par l'École française de Rome de 1985 à 2000, sous la direction de Henri Broise et Vincent Jolivet, éclairant en particulier le dispositif complexe du grand péristyle curviligne (nymphée) affectant la forme d'une *cavea* et non de terrasses superposées, et fournissant de très importantes données sur les aménagements souterrains du jardin : citerne, réseaux de cunicules, etc. (*Mélanges de l'École française de Rome*. « Antiquité »).

L'ensemble offre une harmonie parfaite et domine le champ de Mars. Le général avait créé le domaine à la fin des années 70 av. J.-C. Ce n'est que presque un siècle plus tard, vers 30, qu'est édifié le principal monument, qui n'est pas une villa reproduisant le sanctuaire de Préneste, comme l'affirmaient des antiquaires de la Renaissance, repris par Grimal et Coarelli, mais un gigantesque nymphée – le plus monumental légué par l'antiquité romaine – participant à l'aménagement décoratif des jardins (niches, revêtement de marbre), auquel on accédait par une majestueuse rampe d'escaliers<sup>68</sup>. Les sources relatives à ces jardins<sup>69</sup>, rares et incertaines, laissent penser que la grande bibliothèque que l'*imperator* avait réunie en Asie<sup>70</sup> était installée en leur milieu.

\*

Cicéron est déjà en désaccord avec notre représentation – antérieure<sup>71</sup> et postérieure tout à la fois – du jardin comme un « enclos »<sup>72</sup>, entité découpée dans le territoire rural ou urbain, individualisée et autonome et constituant, comme l'indique Michel Foucault, « la forme la plus ancienne de cette catégorie des espaces autres, qui possèdent le pouvoir de juxtaposer, en un seul lieu réel, plusieurs emplacements en eux-mêmes contradictoires ; mais aussi sa forme la plus

---

<sup>68</sup> Henri Broise, Vincent Jolivet, « Recherches sur les jardins de Lucullus », *L'Urbs : espace urbain et histoire (I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. - III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.)*. Actes du colloque international de Rome (8-12 mai 1985). Rome : École Française de Rome, 1987. p. 747-761. (Publications de l'École française de Rome, 98).

<sup>69</sup> Tacite nous dit qu'ils avaient été « commencés par Lucullus, et qu'il [Valerius Asiaticus] les embellissait avec une rare magnificence », *Annales*, XI, I.

<sup>70</sup> Isidore de Séville, *Étymologies*, VI, 5, 1.

<sup>71</sup> Comme pour tout espace sacré, le principe même du jardin est qu'il s'inscrive en un tracé, bien clos et bien délimité, Pierre Somville, « Jardins et sacralisation de l'espace », *Képoï*, Presses Universitaires de Liège, 2001, p. 23-27.

<sup>72</sup> Le mot *Jardin* dérive du radical indo-européen *\*ghorto* signifiant « enclos », et sert de base de construction au latin *hortus* et au germanique *\*gard* dont le sens est « jardin clos ». La forme germanique *\*gard* se lit aujourd'hui dans l'allemand *Garten* et l'anglais *garden*. La même racine indo-européenne *\*ghorto* a abouti au russe *gorod*, avec le sens de « ville », qui apparaît p. ex. dans *Nougorod*. La racine indo-européenne *\*ghorto* a donné en slave *gradina*, terme repris par le roumain pour désigner le jardin... Le terme français vient du germanique *\*gard* qui a évincé le *hortus* latin du langage courant. Il désigne alors un enclos (sens qui est conservé dans l'anglais *yard*, dérivé de *garth* et dans *ort-géard*, l'enclos de plantes qui a donné, en anglais, *orchard*, verger). Il semble que le mot ait été utilisé en gallo-romain comme épithète d'*hortus* : *hortus gardinus*, jardin entouré d'une clôture, donnant le mot normand *gardin*, devenu *garden* en anglais, et le français *jardin*, repris par l'Espagnol et transformé en *giardino* par l'Italien. Cf. Sophie Saffi, « jardin > giardino : étude étymologique, phonologique et psycho-systématique », *Italies* [En ligne], 8 | 2004, mis en ligne le 16 juillet 2009, consulté le 14 janvier 2014. URL : <http://italies.revues.org/1990>.

achevée, car elle renvoie au binôme conceptuel du microcosme et du macrocosme »<sup>73</sup>. L'orateur va plus loin, articuland les plantes et les concepts, la philosophie et le jardinage. L'un des premiers, il confie l'agencement de sa propriété à des jardiniers et architectes grecs pour recréer chez lui l'atmosphère des jardins philosophiques et des gymnases grecs qu'il a encore connus à Athènes et qui charment son cœur de disciple passionné. Dans sa bienaimée villa de Tusculum, réalisant son rêve d'hellénophile, il fait édifier deux gymnases superposés sur les pentes de la colline, l'un : le Lycée, l'autre : l'Académie, qu'il veut peupler d'un monde de statues dont il fait la demande à Atticus. Le jardin semble ici refléter la bibliothèque.

De fait, à la fin de la République, lieux de promenades (portiques-jardins) et lieux de travail intellectuel comme chez Varron et Cicéron font-ils l'objet de véritables programmes décoratifs réunissant tous les éléments qui leur donnent une signification précise clairement recherchée<sup>74</sup>. Cicéron, tout épris d'ornementation qu'il est, n'en argumente pas moins contre certains décors : « Tes bacchantes tu les compares aux Muses de Metellus. Quel rapport ? En quoi sont-elles en accord avec ma bibliothèque et appropriées à mes études ; mais où y a-t-il place chez moi pour les bacchantes ? [...] Mais à quoi rime une statue de Mars chez moi, le père de la paix ? ». Ce refus, lié au personnage qu'il entend être plus qu'à des considérations esthétiques, indique que le jardin assume un rôle culturel ou éthique ; mais il marque aussi que pour Cicéron, la beauté du jardin procède des accessoires, décorum qui va glisser à la bibliothèque : le prestige de ces établissements qui résidait dans leur contenu précieux et dans l'aura mystérieuse de ressources difficilement déchiffrables voire consultables, va s'exprimer dans le luxe ostentatoire, la monumentalisation et la localisation prestigieuse au cœur de la cité, singulièrement pour les bibliothèques publiques<sup>75</sup>.

Il y a clairement chez Cicéron la volonté d'associer les compositions du jardin aux réflexions philosophiques et culturelles. Pour l'avocat qui privilégie la rencontre et le débat, le jardin se déprend de l'idée de solitude véhiculé dans l'aphorisme même qu'il a proféré, et qui nous semble peut-être aujourd'hui un

<sup>73</sup> Hervé Brunon et Monique Mosser, « L'enclos comme parcelle et totalité du monde : pour une approche holistique de l'art des jardins », in *Repenser les limites : l'architecture à travers l'espace, le temps et les disciplines*, Paris, INHA (« Actes de colloques »), 2005 [En ligne], mis en ligne le 02 juillet 2009, consulté le 06 janvier 2014. URL : <http://inha.revues.org/1479>.

<sup>74</sup> Xavier Lafon, « À propos des "villae" républicaines. Quelques notes sur les programmes décoratifs et les commanditaires », *L'Art décoratif à Rome à la fin de la République et au début du principat*. Table ronde de Rome (10-11 mai 1979). Rome : École Française de Rome, 1981. p. 151-172. (Publications de l'École française de Rome, 55).

<sup>75</sup> Gaëlle Coqueugnot, « Des mémoriaux de pierre et de papyrus : les fondations de bibliothèques dans l'Antiquité grecque, entre mémoire et propagande », *Conserveries mémorielles*, #5 | -1, 47-61.

constituant essentiel de notre rapport au jardin – idée d’ailleurs présente dans la représentation grecque : « Ὁ δὲ οὖν φιλόσοφος καὶ φιλόκηπος ἦν σφόδρα καὶ ἰδιοπράγμων, ὡς καὶ Ἀντίγονός φησι » (« Le philosophe est sans conteste un jardinier [celui qui aime les jardins] et un solitaire [celui qui s’occupe de ses propres affaires] comme disait Antigone »), écrit Diogène Laërte de Timon de Phlionte, ce que Lefevre traduit en 1840 par : « Timon le philosophe aimait beaucoup les jardins et la solitude, comme le rapporte Antigone ». Avec Cicéron en effet – et l’habitude, importée de Grèce, s’en maintiendra à Rome<sup>76</sup> – le gymnase du jardin romain est définitivement le lieu d’échanges des philosophes, le décor proposé au loisir à la fois studieux et bavard : « Le jardin est au cœur de la “rencontre” », écrit Małgorzata Grygielewicz<sup>77</sup>. C’est là que l’orateur situe les grands dialogues rhétoriques et philosophiques par lesquels il prétend rivaliser avec Platon et Aristote. Mais tramés avec des évocations légendaires ou des éléments d’architecture – pavillons (*diaetae*), terrasses, allées, canaux (Euripes), bassins et fontaines – les multiples motifs pittoresques morcellent son harmonie. Alors qu’aujourd’hui, nous cherchons dans la familiarité d’un jardin la mono-tonie forte et douce d’une ambiance, d’une atmosphère, le jardin romain oublie toute unité d’ensemble et se divise en une série de cellules, à l’image des salles de la bibliothèque, la diversité des plantes réfléchit celle des ouvrages. Ainsi le vagabondage au jardin de Cicéron s’apparente-t-il à ce qu’il aime plus que tout : zigzaguer dans les ouvrages, louvoyer dans les théories, se frotter aux textes sans y perdre son identité...

L’association jardin/bibliothèque, qui met en œuvre celle de la philosophie et du jardin, se prolonge, on le sait, jusqu’au parc d’Ermenonville où le marquis de Girardin a voulu créer un « parc philosophique » invitant à l’introspection et à la méditation. La promenade, ponctuée de « fabriques », petites ruines ou stèles antiques invitant le promeneur à faire une pause et à laisser résonner les aphorismes qu’il peut y lire, accueille l’adversaire de Voltaire, Rousseau, jusqu’aux derniers moments de sa vie.

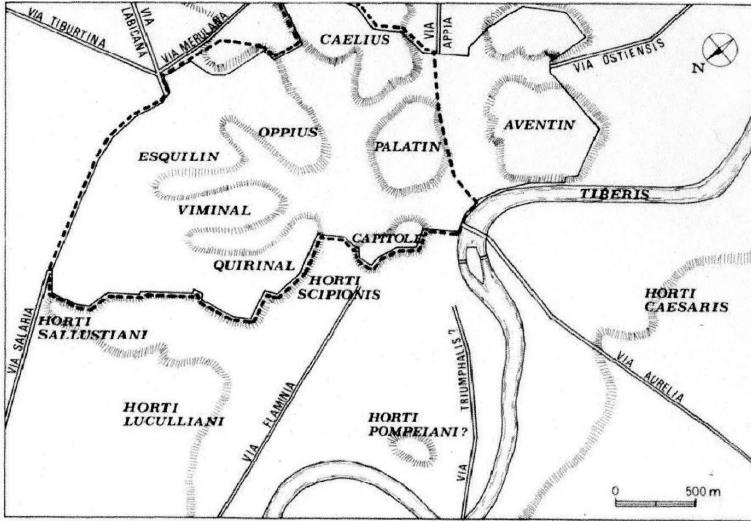
Mais cette association, pour le temps de Cicéron, a-t-elle lieu d’être ? Rien n’est moins sûr. Car le jardin romain – prenons celui de Lucullus – peut n’être qu’une place militaire : contraint après son retour d’attendre trois ans le triomphe à l’extérieur de Rome, le jardin lui procure un espace hors du *pomœrium* assez vaste

<sup>76</sup> « Thræsea était alors dans ses jardins [...] il avait réuni un cercle nombreux d’hommes et de femmes distingués, et il s’entretenait particulièrement avec Démétrius, philosophe de l’école cynique », Tacite, *Annales*, XVI, 34 (Publius Clodius Thræsea Paetus, sénateur romain originaire de Padoue, philosophe stoïcien, avait eu d’abord la faveur de Néron avant d’être contraint au suicide par l’empereur).

<sup>77</sup> Małgorzata Grygielewicz, *La rencontre philosophique dans le jardin grec*, thèse de Doctorat dir. Stéphane Douailler, Université de Paris VIII-Vincennes, janvier 2011.



pour établir le campement des légionnaires, et hâter, par cette menace latente, la décision sénatoriale<sup>78</sup>. En temps de paix, quand vient la retraite, l'espace est converti en jardin d'agrément. Pompée, Scipion, C. Cassius et César ont aussi, et pour les mêmes raisons, des jardins sur la rive droite du Tibre (10, 11).



10. Les grands jardins tardo-républicains<sup>79</sup>

De manière abrupte, ces espaces tarabiscotés qui ont cependant joué un rôle réel d'acclimatation (cerisier, poirier, melon, rose...) facilitent la quête du pouvoir personnel.

<sup>78</sup> En 66, Lucullus se voit frustré des honneurs du triomphe, auquel ses victoires sur Mithridate lui donnent droit car le tribun de la plèbe Caius Memmius, pour complaire à Pompée, persuade l'assemblée de les lui refuser, au motif qu'il a détourné du butin et fait à dessein traîner la guerre en longueur. Le triomphe de Lucullus n'est célébré qu'en -63 lors du consulat de Cicéron. Cf. Vincent Jolivet, « Les jardins de Pompée : nouvelles hypothèses », *Mélanges de l'École française de Rome. Antiquité* t. 95, n° 1, 1983, p. 115-138.

<sup>79</sup> Les sources littéraires, en particulier la *Correspondance* de Cicéron, mentionnent pour la période une quinzaine d'autres jardins, situés sur la rive droite du Tibre.



11. Les jardins du Pincius (maquette)

Quant aux bibliothèques qu'ils enchâssent, Sénèque ne tarde pas à s'en moquer<sup>80</sup> : « Que me font ces immenses quantités de livres, et ces bibliothèques dont le maître en toute sa vie peut à peine lire les titres ? Cette masse d'écrits surcharge plutôt qu'elle n'instruit ; et il vaut bien mieux t'adonner à un petit nombre d'auteurs que d'en effleurer des milliers [...] Ainsi, chez le grand nombre, chez des gens qui n'ont même pas l'instruction d'un esclave, les livres, au lieu d'être des moyens d'étude, ne font que parer des salles de festin. Achetons des livres pour le besoin seulement, jamais pour l'étalage... ». Cicéron lui-même s'en déprend : « Je ne puis supporter mes regrets ; mes livres, mes études, ma philosophie ne me servent de rien. Je suis comme un oiseau qui veut s'envoler, et je regarde toujours du côté de la mer », écrit-il à Atticus<sup>81</sup>. Est-ce un hasard si bibliothèque et jardin nouent son destin ? Au matin du 7 décembre -43, dans sa villa de Gaète où il a échoué, pressé de fuir par ses esclaves, il perd un temps précieux à rechercher dans la bibliothèque les livres grecs qui lui serviront de viatique. Risquant le tout pour le tout, les esclaves affolés se jettent dans le labyrinthe des massifs de lauriers et de chênes verts du jardin qu'il a fait planter, pour tenter de gagner la mer. Mais le centurion Popilius prend un raccourci et là, sous les buis odorants, les papyri serrés contre lui, – tous signes de l'exaltation de lui-même et de l'affirmation de sa distinction – il égorge Cicéron<sup>82</sup>.

\* \* \*

<sup>80</sup> Sénèque, *De Tranquillitate Animi*, IX, 4-9.

<sup>81</sup> Cicéron, *Ad Atticum*, IX, 10.

<sup>82</sup> Jean-François Géraud, « Cicéron égorgé », *Travaux et Documents* n° 44, Université de La Réunion/FLSH, 2013, 286 p., p. 163-183.

Dmitry Likhachov<sup>83</sup> qui explore le rôle du jardin dans la culture occidentale comme un espace culturel et idéologique, le compare à une « bibliothèque spéciale ». L'art du jardinier est l'un des plus fascinants ; peut-être même est-il plus séduisant que le théâtre, les lettres, la peinture et la philosophie car c'est le jardinier qui crée l'union la plus intime de l'homme et de la nature, de l'histoire et de la modernité, du naturel et de l'artificiel, des souvenirs poétiques et des associations personnelles. Mais à la lumière du tragique épilogue cicéronien ne perçoit-on pas la divergence entre bibliothèque et jardin ? Si ce dernier apparaît comme un lieu, à la fois favorable et dangereux, du contact entre les mondes, n'est-il pas surtout le lieu où les hommes et les dieux se séparent pour toujours<sup>84</sup> ?

C'est pourquoi à l'aphorisme de Cicéron l'on peut préférer ces vers de la poétesse américaine Laura Riding, dans « La vaine vie de Voltaire », long poème qui récapitule son idéalisme poétique, dans lequel le héros de la raison et de la justice est tourmenté par une intelligence que rien ne peut assouvir :

« Ce qui réconcilie le jardin  
Ne réconcilie pas l'esprit »...

[« *What reconciles the garden / Does not reconcile the mind, / Which demands instruction / The more it is blind. / Sets little store by speeches. / Can understand only what it knows, / Knows only what is secret* »<sup>85</sup> ; « Ce qui réconcilie le jardin / Ne réconcilie pas l'esprit, / Qui réclame de l'instruction / À la mesure de sa cécité. / Fait peu de cas des discours. / Ne peut comprendre que ce qu'il connaît, / Ne connaît que ce qui est secret »<sup>86</sup> ].

<sup>83</sup> Dmitry Sergejevich Likhachov, *Poezija sadov (La poésie des jardins)*, Leningrad, 1982.

<sup>84</sup> Pierre Bonnechere, « Prairies et jardins grecs. De la Grèce de Platon à l'Angleterre d'Alexander Pope », *Kêpoi*, Presses Universitaires de Liège, 2001, p. 29-50.

<sup>85</sup> Laura Riding, « *The Vain Life of Voltaire* », *Collected Poems*. London: Cassell, 1938, 477 p.

<sup>86</sup> Cette belle traduction est l'œuvre de mon collègue et ami Jean-Philippe Watbled, Professeur des Universités, que je remercie ici.